

AD VITAM  
AETERNAM

D U M Ê M E A U T E U R

Mygale

*Gallimard, « Série noire » n° 1949  
et « Folio » n° 2684*

Le Manoir des immortelles

*Gallimard, « Série noire » n° 2066*

Mémoire en cage

*Gallimard, « Série noire » n° 2397  
et « Folio », n° 119*

Comedia

*Payot, 1988*

Les Orpailleurs

*Gallimard, « Série noire » n° 2313  
et « Folio » n° 2*

La Vie de ma mère!

*Gallimard, « Série noire » n° 2364*

L'Enfant de l'absente

*Le Seuil, 1994  
et « Points » n° 588*

La Bête et la Belle

*Gallimard, « Folio » n° 2567*

Le Secret du rabbin

*L'Atalante, 1995  
et Gallimard, « Folio » n° 199*

Le pauvre nouveau est arrivé

*Librio, 1998*

Du passé faisons table rase!

*Actes Sud, « Babel », 1998*

Moloch

*Gallimard, « Série noire » n° 2489  
et « Folio » n° 212*

La Vigie et autres nouvelles

*L'Atalante, 1998*

Rouge, c'est la vie

*Seuil, « Fiction & Cie », 1998  
et « Points » n° P633*

*Fiction & Cie*

---



Thierry Jonquet

AD VITAM  
AETERNAM

*roman noir*

*Seuil*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

COLLECTION

« *Fiction & Cie* »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN 2-02-038550-3

© ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

Longtemps, si longtemps après, durant les interminables années de sa vieillesse, et jusqu'au bout, à quelques minutes de sa mort, à quelques secondes même de son dernier souffle, jamais Anabel n'oublia Monsieur Jacob. Les traits de son visage étaient enfouis au plus profond de sa mémoire. Elle aurait tant voulu, tant désiré qu'il lui tienne la main, qu'il la reconforte, l'encourage à sauter dans l'inconnu, sans crainte, à cet instant ultime. Elle aurait tant aimé, avant de perdre conscience, quitter la vie avec la certitude – acquise comme une dernière consolation, une promesse d'apaisement – que ce soit la main de Monsieur Jacob qui rabatte ses paupières sur ses yeux soudainement devenus aveugles au monde. Que les doigts de Monsieur Jacob, ses doigts si doux, si caressants, accomplissent ce geste de compassion qu'ont les vivants à l'égard des défunts, depuis la nuit des temps.

– Va-t'en en paix, mon amie, ma douce, ma tendre, lui aurait-il dit, tu as vu tout ce que tu avais à voir, et à présent n'aie pas de regrets, et encore moins de remords, c'est fini, c'est fini, c'est fini...

Oui, longtemps, si longtemps après, durant les années de sa vieillesse, et jusqu'au bout, à quelques minutes de sa mort, à quelques secondes même de son dernier souffle, jamais Anabel n'oublia Monsieur Jacob. Où se trouvait-il, à l'instant du trépas d'Anabel ? Nul ne le sait. Il courait le monde, inlassable, insaisissable, comme toujours.

La première fois qu'Anabel croisa Monsieur Jacob, ce fut dans le square, à quelques pas de la boutique. Elle s'y rendait souvent, à chaque pause que Brad lui octroyait. Brad était une loque. Six mois consacrés à le côtoyer l'avaient amenée à s'en convaincre. Trois semaines, trois jours, voire trois heures auraient suffi. Un médiocre qui aurait bien voulu en jeter, frimer, et se contentait d'épater toute une galerie de tocards, de barjots. Lesquels payaient ses services au prix fort, cash. Brad était impitoyable avec la clientèle, il ne faisait aucun crédit, quelle que soit la durée ou la nature de la prestation. C'est aux États-Unis – il disait « aux States » – qu'il avait appris les rudiments du métier, dans les années 70. Il ne s'appelait pas réellement Brad, mais plus prosaïquement Fernand. Dans sa branche, mieux valait porter un prénom à consonance exotique, on peut le comprendre. Le marketing a certaines exigences.

Anabel avait fait sa connaissance alors qu'il venait de subir une rupture amoureuse. Il approchait la cinquantaine et sa dulcinée en ayant vingt-cinq de moins, elle ne tenait

pas à s'attarder davantage. Déprimé, meurtri dans son ego, Brad avait arrêté le body-building et se consolait au pur malt. En quelques mois, il se mit à grossir, ce qui le rendit encore plus dépressif. Il ne pouvait plus porter les tee-shirts ultra-moulants qu'il affectionnait auparavant et tentait de camoufler la débandade à l'aide de chemises amples. Il n'empêche. Sa belle gueule s'empâtait irrésistiblement, ses fesses et ses cuisses se chargeaient de cellulite. Au-delà des apparences, déjà alarmantes, plus en profondeur, son organisme gorgé de stéroïdes anabolisants, de créatine et d'hormones de croissance commençait à lui réclamer des comptes. La facture risquait d'être salée. Jour après jour, Anabel évaluait le désastre d'un regard dont elle ne cherchait même pas à dissimuler la cruauté.

Elle ne se demandait plus comment elle avait pu aboutir dans un tel cloaque. Il y a une raison à tout, le hasard n'était nullement en cause. Qui se ressemble s'assemble. Lorsqu'elle ouvrait les yeux, à l'aube, dans ces moments fugaces d'intense lucidité qui succèdent au sommeil, même le plus profond, Anabel en convenait volontiers : à tout bien considérer, chez Brad, elle était à sa juste place. Une paumée parmi les déjantés. Elle essayait juste de sauver sa peau. De rétablir un semblant de normalité dans une vie à la dérive. Son salaire viré à la banque, la studette à deux mille sept charges comprises du côté de la place de Stalingrad – un copain de Brad la lui louait en attendant mieux –, des horaires de boulot réguliers – onze heures/dix-neuf heures du mardi au samedi –, avec l'assentiment de l'inspecteur du travail. Un type consciencieux, l'inspecteur. Anabel avait



beaucoup ri lors de sa visite. Il s'était donné la peine d'éplucher les comptes, en prenant son temps, sans rien trouver à redire sur l'activité elle-même. Un peu épaté, le gars, toutefois, déboussolé, forcément, bousculé dans ses repères en tout cas.

Huit mille francs net, plus un treizième mois, c'était ce que Brad avait proposé à Anabel lors de l'entretien d'embauche. En vérité, il avait d'abord tenté de négocier à sept mille mais elle s'était montrée intraitable, faisant valoir son diplôme. Huit mille ou rien, elle n'avait pas transigé. Ce n'était certes pas le Pérou, mais il y avait pire.

\*

La première fois qu'Anabel croisa Monsieur Jacob, ce fut donc dans le square, à quelques pas de la boutique. Quai de Jemmapes, près des berges du canal Saint-Martin. Le 6 avril 2001. Des touristes japonais étaient occupés à photographier la façade de l'*Hôtel du Nord* et l'écluse attenante. Le guide leur avait assuré que ça valait le coup, que c'était très typique, cet immeuble, ce panorama, cette rue d'apparence pourtant anodine, bordée par les eaux vertes et gluantes du canal, la mécanique un peu poussive, presque anachronique de l'écluse, vraiment très typique, et les touristes japonais avaient acquiescé sans rechigner. Ils avaient inévitablement eu droit au couplet sur l'« atmosphère ».

Assise sur un banc, un sandwich au kebab dégoulinant de graisse à la main, Anabel les observait avec un mélange

de commisération et d'amusement. Le chauffeur du car n'avait pas coupé le contact et le moteur continuait de tourner, de sorte que le pot d'échappement crachait des volutes de fumée de gasoil qui empuantissaient progressivement tout le pâté de maisons et notamment le petit square où jouaient quelques gosses accompagnés de leurs mères. Anabel se mit à toussoter. Un type entre deux âges était assis sur un autre banc, en face d'elle. Il leva les yeux de son journal et la dévisagea en hochant la tête. Lui aussi était incommodé. Les touristes nippons réintégrèrent sagement le car, qui démarra en direction du château de Versailles. L'incident était clos. Monsieur Jacob replongea dans la lecture de son journal, et Anabel dans la mastication de son sandwich.

Le lendemain, en arrivant dans le square à l'heure de la pause-déjeuner, Anabel aperçut de nouveau Monsieur Jacob, assis sur le même banc, occupé à lire son journal. *La Stampa*. La veille, c'était *The Times* qu'il parcourait. Le surlendemain, il se plongea dans *Die Welt*. Peu à peu, sans savoir lequel d'entre eux en avait pris l'initiative, ils s'adressèrent un bref salut, une simple inclination de la tête. Un échange de politesses entre deux habitués du lieu. Ainsi, au fil des jours, les traits du visage de Monsieur Jacob devinrent-ils familiers à la jeune femme. Anabel remarqua qu'il levait de plus en plus souvent les yeux de son journal. Son regard s'attardait sur elle, avec une insistance tranquille. Il ne la trouvait pas particulièrement jolie. D'ailleurs, elle ne l'était pas. Maigrichonne, pâlotte, quelconque, assez petite, avec un visage curieusement asymétrique, osseux, des yeux

gris, des lèvres minces, perpétuellement figées dans une moue qui semblait souligner son dépit, sa déception devant le sort qu'elle avait connu jusqu'alors, des cheveux ramassés en un chignon assez fouillis dont on devinait qu'il lui évitait, précisément, de se soucier outre mesure de cet aspect des choses. Une petite rousse au visage chafouin. Dans la rue, les garçons ne se retournaient guère sur son passage. Quoique. A la piscine, où elle se rendait parfois, les courbes de ses hanches, le galbe discrètement insolent de ses seins menus, sa démarche gracieuse attiraient le regard des connaisseurs. Sans même qu'elle en ait conscience, persuadée qu'elle était de son peu d'intérêt. Elle s'habillait sans aucune recherche, de jeans aux contours informes, de tee-shirts trop grands pour elle, de parkas dans lesquelles elle semblait se perdre. Aucun bijou, boucles d'oreilles ou colifichet, à l'exception d'un large bracelet tressé de petites perles multicolores qu'elle portait bien serré au poignet gauche.

Que dire de Monsieur Jacob ? Physiquement parlant, s'entend. S'agissant du reste, la tâche serait des plus ardues et découragerait le plus tenace des biographes, à l'avance accablé par l'ampleur du travail à accomplir. Il ne pourra être question, dans ces quelques chapitres, que d'effleurer le sujet, faute de place, et, surtout, faute de moyens. Un jour peut-être, dans un futur plus ou moins proche, un collectif de chercheurs s'attellera à l'ouvrage, qui sait ? On se penchera sur la vie de Monsieur Jacob. Il faudra, pour élucider le mystère, réunir tout un aréopage de savants appartenant aux disciplines les plus variées. Nous n'en

sommes pas là. Que dire donc de Monsieur Jacob ? Qu'il était d'un aspect fort commun ? Assurément. Petit, très petit même, un mètre soixante à peine, râblé, trapu, perpétuellement vêtu d'un costume de Tergal gris cendre, le cou engoncé dans un col de chemise blanche rehaussé par un nœud de cravate noire, chaussé de mocassins, il n'attirait guère l'attention, et c'était à dessein. Sa longue expérience de la vie, de la méchanceté de ses divers contemporains, l'avait peu à peu persuadé de se plier à la règle du « pour vivre heureux, vivons cachés ». Il n'avait pourtant rien à se reprocher mais, bien qu'il eût fait preuve, tout au long de son existence, d'un profond altruisme, jamais il n'en avait été récompensé. Il pratiquait une sorte de camouflage, issu d'une vieille habitude, patiné par le temps. Son visage ne comportait aucun signe particulier, distinctif – verrue, angiome, cicatrice, barbe ou moustache. Ses traits étaient désespérément réguliers, fins, son nez droit, ses sourcils broussailleux, ses yeux d'un brun sans éclat. Seule sa mâchoire inférieure, massive, anguleuse, prognathe, aurait attiré le regard d'un observateur averti. La rudesse de caractère, la brutalité qu'elle aurait pu suggérer, était aussitôt corrigée par un sourire d'une grande douceur. Quant à son âge, il était difficile à évaluer. Monsieur Jacob semblait naviguer dans la cinquantaine paisible, si l'on se fiait à ses cheveux poivre et sel coupés très court, aux multiples petites rides qui creusaient son front, aux taches de son qui commençaient à parsemer ses mains.

\*

Au fil des jours, les arbres du square se mirent à fleurir, les pollens à se disperser. Les enfants allergiques toussaient, les amoureux s'embrassaient sur les bancs devant le bac à sable, les sacs plastique voletaient au gré de la brise, les péniches patientaient dans le sas de l'écluse et les touristes japonais n'emmerdaient le monde qu'à doses homéopathiques. Anabel mastiquait son sandwich-kebab à l'heure de la pause-déjeuner. Monsieur Jacob lisait son journal. L'habitude s'était installée.

Monsieur Jacob était un orfèvre en matière d'habitudes. Il savait que, tôt ou tard, il ferait connaissance avec la demoiselle rousse qui s'asseyait tous les midis sur le banc en face du sien. Rien ne pressait. Elle l'intriguait. Pourquoi ? Il eût été bien en mal de le préciser. Une intuition, simplement, pareille à des milliers d'autres qui lui avaient traversé l'esprit, au fil du temps. La demoiselle rousse avait rendez-vous avec lui. C'était inéluctable. Il le savait. Inutile pour autant de précipiter les choses, de bousculer les événements. Le hasard les avait réunis sur ce misérable espace vert, un décor somme toute propice aux rencontres, pour peu qu'on se laisse aller.

L'intérêt que Monsieur Jacob portait à la demoiselle rousse n'était pas d'ordre érotique, voire carrément copulard. De tout cela, il était revenu depuis belle lurette. Certes, de temps à autre, malgré sa grande sagesse, il se sentait en verve, et c'était le typhon sous la ceinture, l'embellie priapique, la bandaison qui soufflait en rafales. Il se rendait alors à certaines adresses fort discrètes, visiter des professionnelles auprès desquelles il trouvait l'apaisement, sinon

l'abandon. Pas de quoi en faire un plat. Rien que de très banal.

Quelques jours passèrent encore avant qu'une violente pluie d'orage ne vienne balayer le square à l'instant même où Anabel s'asseyait sur le banc, son sempiternel sandwich à la main. Une femme poussant son landau à toute allure pour se soustraire à l'ondée la bouscula, si bien que le sandwich chuta dans le bac à sable. Anabel resta immobile, les cheveux déjà trempés, agacée par cet incident ridicule.

Elle venait de s'engueuler avec Brad à propos d'un nouveau client, qu'elle n'avait pas assez choyé, aux dires du patron. En fait un emmerdeur, le client, un type qui ne savait pas ce qu'il voulait, qui n'en finissait plus de poser question sur question. Anabel lui avait servi le baratin habituel, résumé par Brad dans un des prospectus gracieusement distribués à tous les curieux qui pénétraient dans la boutique. La douleur faisait partie intégrante du parcours, il fallait savoir la subir, à la manière d'un rituel initiatique. Anabel avait consciencieusement relayé la parole du maître, mais en l'accompagnant de quelques remarques de son cru. Remarques que le client n'avait que moyennement appréciées. D'où sa colère et ses récriminations auprès de Brad. Et d'où le savon qu'Anabel avait dû encaisser avant la pause-déjeuner.

Monsieur Jacob quitta son banc dès les premières gouttes. Une de ces pluies tiédasses chargées de mille saletés qui poissent le bitume. Il replia son journal – *Hurriyet*, ce jour-là, un quotidien turc – pour le placer au-dessus de sa tête en guise de parapluie. Le papier avait commencé à

s'imbiber, l'encre à se diluer, quand il s'avança vers Anabel, qui demeurait prostrée, le regard absent, rivé sur le bac à sable où le sandwich attirait quelques piafs au plumage déglingué.

– Vous n'allez pas rester là à vous faire doucher, tenez, vous ressemblez déjà à un de ces moineaux, ce serait idiot d'attraper la crève, non ?

Anabel sursauta. La voix douce, onctueuse, étonnamment grave, de Monsieur Jacob la tira de sa rêverie. Elle le dévisagea. La première pensée qui lui traversa l'esprit fut de l'éconduire, de le prier d'aller se faire foutre, et sans y mettre de gants. Casse-toi, le vioque, dégage et autres aménités du même tonneau, les mots se bousculaient au seuil de ses lèvres.

– Allez, venez, murmura-t-il doucement, en lui prenant le bras.

Plus tard, bien plus tard, chaque fois qu'Anabel évoqua le souvenir de Monsieur Jacob devant de nouveaux interlocuteurs, tous aussi incrédules les uns que les autres, elle insista sur ce point : sa voix était de celles auxquelles on ne résiste pas. C'étaient la tessiture, l'articulation, le timbre, le phrasé – les mots manquent pour décrire le phénomène – qu'il aurait fallu analyser pour expliquer son implacable pouvoir de séduction. La voix de Monsieur Jacob vous enveloppait comme un manteau jeté sur des épaules frigorifiées ou, au contraire, vous rafraîchissait comme un verre d'eau glacée savouré dans la torpeur d'un après-midi de canicule. Quelle que soit la façon dont elle vous parvenait, en toutes circonstances, elle s'insinuait en vous, glissait

jusqu'au plus profond de votre être pour entrer en résonance avec une multitude de capteurs qui ne demandaient qu'à en être rassasiés. Existe-t-il une explication rationnelle, scientifique, à ce phénomène ? Un jour peut-être, les chercheurs apporteront une réponse à la question. Quelque part à l'intersection entre l'acoustique et la biologie, ils mettront en évidence un continuum d'interactions et l'exprimeront dans leur jargon, à l'aide de courbes asymptotes et de formules chimiques. Pour le vérifier, il faudra obtenir le concours de Monsieur Jacob, à supposer qu'il se laisse capturer pour se prêter à l'expérience. Ce qui est au plus haut point improbable.

– Allez, venez, répéta Monsieur Jacob. Je vous invite à déjeuner.

Anabel n'avait d'autre choix que d'obéir. Il se défit de la veste de Tergal gris de son costume, la passa sur la tête de la jeune femme, puis la guida sur le trottoir de la rue de la Grange-aux-Belles, jusque *Chez Loulou*, un petit restaurant ouvrier situé en face de l'hôpital Saint-Louis. Les anciens bâtiments de brique rouge voisinaient avec les pavillons neufs, à la façade glacée, alternance de surfaces de béton et de vitres opaques derrière lesquelles s'esquintaient, s'abîmaient quelques vies anonymes, derrière lesquelles, pire encore, la vie tout court, singulière, semblait parfois dans l'abîme.

Anabel se retrouva assise face à Monsieur Jacob, au fond de la salle du restaurant. La table semblait lui être réservée. Un petit rond de serviette en bois verni, décoré de lettres tracées en caractères gothiques à l'aide d'une pointe de



pyrogravure, reposait sur la nappe à carreaux rouges et bleus. C'est ainsi qu'elle apprit son nom : Monsieur Jacob. Le serveur apporta aussitôt un couvert supplémentaire.

– Et vous, comment vous appelez-vous ? demanda-t-il en retournant entre ses doigts le rond de serviette.

– Anabel.

– C'est joli, très joli. Eh bien vous voyez, Anabel, je déjeune tous les jours ici...

Il semblait apprécier l'endroit. Un aquarium occupait tout un pan de mur, près de l'entrée de la cuisine. Des poissons rouges aux yeux globuleux s'y prélassaient dans un décor de plantes en plastique, agrémenté de l'épave d'un bateau de pirates posée sur le sable, d'où émergeait un appareil d'aération qui produisait des bulles à profusion. Un grand chromo aux couleurs agressives représentant un groupe de biches occupées à brouter l'herbe d'une clairière lui faisait face, de l'autre côté de la salle. Les clients du lieu avaient l'habitude d'expédier des cartes postales à chacun de leur départ en vacances, et Loulou, le maître queux, les affichait sur un panneau, près du percolateur. Anabel aperçut quelques paysages de montagne, de mer bleue, de terrains de camping, et aussi des saynètes d'inspiration égrillardes – *bathing beauties* surprises dans le plus simple appareil par des faunes aux attitudes lubriques et autres bergères aux formes rebondies succombant dans les sous-bois aux assauts de mimiles aux bras velus, etc. –, le registre était vaste. Pour couronner le tout, un juke-box déversait en sourdine un pot-pourri de valse musettes. La clientèle était à l'unisson. Retraités débonnaires, artisans en salo-

pette, ouvriers du bâtiment à la chevelure couverte de résidus de plâtre, au bleu de travail maculé de taches de peinture, sans oublier quelques poissardes à la trogne couperosée, munies de cabas, qui sirotaient leur ballon de muscadet au comptoir en préparant leur Loto.

Loulou s'avança vers la table de Monsieur Jacob pour y déposer une bouteille de *Cuvée du patron* d'une jolie robe cramoisie et annonça le menu du jour : œuf mayonnaise, petit salé aux lentilles, pointe de brie et tarte aux fraises. Le tout pour soixante-huit francs cinquante.

– Ça vous ira ? demanda doucement Monsieur Jacob.

A quoi bon résister ? Elle s'était laissé attirer dans cet endroit sans renâcler, alors autant ne pas faire la fine bouche.

– Vous êtes toute pâlotte, il faut vous sustenter, adopter une alimentation saine, variée, ça sera mieux que votre sandwich, ajouta-t-il en remplissant son verre. Santé ?

– Santé ! acquiesça-t-elle en trinquant.

Le picrate avait une saveur un peu âcre mais, à tout bien considérer, il vous réjouissait les papilles sitôt passé la deuxième gorgée. Anabel et Monsieur Jacob mangèrent d'abord en silence. A chacune des bouchées qu'elle absorbait, il l'encourageait à poursuivre d'un hochement de tête. Anabel fut surprise par sa discrétion. Il semblait se contenter de sa présence, sincèrement réjoui de la voir se restaurer, sans la questionner. Elle ne croyait pas trop à un plan de drague, encore que. Elle avait connu des types sournois, des pervers à qui on aurait donné le bon Dieu sans confes-

sion, très amicaux, très détachés, qui cachaiet si bien leur jeu.

– Vous habitez le quartier ? se risqua-t-elle enfin.

– Non, j’ai une petite entreprise, rue Bichat. Et vous ?

– Moi non plus, je... je travaille dans une boutique, là, tout près.

– Une boutique ? Vous êtes vendeuse ?

– Pas vraiment, non, en fait, je suis chargée de l’accueil de la clientèle.

Elle ne voulait manifestement pas s’attarder sur le sujet. Il lui tint des propos sans intérêt sur la vie du quartier, le square près du canal qui était très plaisant, une chance d’avoir un tel lieu à proximité, c’était curieux comme le spectacle qu’offrait le plus insignifiant cours d’eau, même une eau sale comme celle du canal Saint-Martin, apaisait aussitôt le promeneur. Le passage des péniches, le cri des mouettes qui remontaient la Seine depuis son estuaire, la présence de pêcheurs à la ligne, tout cela formait un petit tableau bien agréable à contempler, une oasis de douceur nichée dans la grisaille de la ville.

– Votre entreprise, c’est quoi ? lui demanda-t-elle alors que Loulou apportait le plat de résistance.

– Pompes funèbres, marbrerie ornementale, organisation d’obsèques, vous voyez ? Un commerce qui n’est pas près de péricliter, annonça-t-il d’un ton détaché, en versant un nouveau verre de vin.

C’était bien la première fois de sa vie qu’Anabel déjeunait avec un croque-mort. Elle scruta attentivement les mains de Monsieur Jacob, occupées à découper sa portion

de petit salé, en songeant qu'il s'agissait là de mains habituées à manipuler des cadavres, mais elle n'en éprouva aucun dégoût. L'espace d'un instant, elle ferma les yeux. Des cadavres, elle en avait déjà vu, évidemment, durant ses nuits de garde à l'hôpital. Des cadavres anonymes, ou presque. Les malades défilent, se succèdent dans tel ou tel lit, telle ou telle chambre, on oublie, à force, on confond. Le seul qu'elle gardait en mémoire, c'était celui de Marc. Quand elle était entrée dans la pièce, elle avait aussitôt compris. Les flics n'avaient même pas pris soin de le dissimuler sous une couverture. Ils l'avaient embarquée, menottée, sans l'autoriser à rester, ne fût-ce que quelques secondes, auprès de lui. Elle aurait aimé lui caresser le visage une dernière fois, presser ses lèvres contre les siennes, malgré le sang.

Monsieur Jacob fronça les sourcils, prêt à répondre à bien des questions concernant son métier, qui ne manquait jamais d'aiguiser les curiosités – souvent malsaines –, mais Anabel haussa les épaules et plongea obstinément le nez dans son assiette. Il parla alors avec volubilité des clients du restaurant, de la longue carrière de Loulou, qui avait tenu une auberge cotée avant de renoncer – suite au départ de sa femme qui l'avait cocufié avec un contrôleur du fisc venu le persécuter, un sacré pataquès! –, ou des mémères à chats, qui engraisaient quantité de greffiers près de l'écluse, et d'autres habitants du quartier. Il parlait, parlait, de tout et de rien, non pour combler le silence, mais simplement parce qu'il en avait envie. Et aussi parce qu'il

## Note de l'auteur

L'intrigue de ce roman a trouvé sa source dans les travaux de divers chercheurs appartenant à des disciplines hétéroclites : David Le Breton, Yves Coisneaux, Jacques Marette, Louis-Vincent Thomas, Svetlana Alexievitch, Stéphanie Heuze, Christophe Bourseiller...

RÉALISATION : IGS-CHARENTE PHOTOGRAVURE À L'ISLE-D'ESPAGNAC  
ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE  
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE  
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2002. N° 38550 (53595).